

LECTURES ROMANESQUES

Quand on a lu, avec un frémissement fasciné, *Le Ciel et la Terre*, on reste hanté par l'apparition presque surnaturelle de don Ardito Piccardi, ce prêtre tourmenté par le diable et pourtant voué peut-être à la sainteté et au martyre et qui nous met une fois de plus en face du problème effrayant de la prédestination et de la grâce. Ce livre, qui ne semble pas être un roman, mais un récit inspiré par une histoire et un personnage vrais, est un livre remarquable et la traduction en est sans doute excellente puisqu'elle nous donne l'impression de l'œuvre directement transmise à nos sens et non d'un reflet. Comment résumer sans l'affaiblir la vie et la mort de don Ardito si flamboyant de foi et de folle ardeur, mais qui subit toutes les tentations de l'esprit et non pas celles du corps et de la terre, cette terre qui, d'après lui, n'est pas digne du ciel ? Mais ce n'est pas tout. Don Ardito est tourmenté sans fin, depuis sa jeunesse, par la présence invisible de Satan ; sa peur du démon le tenaille, il se sent guetté, suivi par lui et croit entendre ses pas derrière lui quand il marche et son ombre se joindre à son ombre. Et c'est pourquoi il a voulu devenir prêtre.

Etre prêtre, c'est se défendre contre Satan, l'esprit du mal, toujours en nous, toujours près de nous, non seulement dans l'âme et la chair mais incarné à nos côtés et en nous-mêmes. Vous penserez au *Soleil de Satan* de Bernanos mais encore plus à *La Puissance et la Gloire* de Graham Greene, à la terreur d'une incessante poursuite à laquelle on n'échappe pas.

Tout le déroulement de la vie de don Ardito est tissé par les narrations de divers témoignages, ce qui lui donne une vie et une diversité plus captivantes. Écoutons d'abord la lettre de Mgr Zénardi, respectable évêque qui a pris sous sa protection le jeune et fougueux don Ardito. Don Ardito vient lui demander de quitter le poste qu'il occupe auprès de lui. Il trouve la vie trop douce en cette paroisse, les êtres trop attachés aux choses ; il veut, lui, peiner, souffrir, partir au loin et, s'il le faut pour être sauvé, subir le martyre.

Pour commencer, car ayant perdu très tôt ses parents il est riche, il se débarrasse de sa fortune, la donne aux pauvres. Puisse-t-il se débarrasser aussi de ses tourments ! Et il conte à l'évêque le pourquoi de sa vocation. Dans le jardin de la vieille tante qui le recueillit après la mort de sa mère, une petite fille venait jouer.

Elle était douce et tranquille. Mais, un jour, Ardito qui était pieux et grand lecteur de missels, lui en mit un entre les mains et la petite fille s'effondra en une horrible crise d'hystérie. Après deux ou trois expériences qui suivirent cette surprise hideuse, les parents furent prévenus, puis les prêtres et il fallut exorciser la pauvre enfant.

Ardito assista aux cérémonies de l'exorcisme et il en resta profondément marqué. Il devient prêtre. Mais, dans cette paroisse riche où tout devrait le rassurer et le satisfaire, il souffre. Il s'imagine qu'il ne vit pas en véritable chrétien. « Tu penses trop à ton âme », lui dit Mgr Zénardi, prélat indulgent qui concilie sa ferveur épiscopale et les besoins humains. Il y a le ciel et il y a la terre, dit-il aussi à don Ardito pour l'apaiser. Mais, don Ardito juge diabolique toutes les concessions faites

aux choses humaines. Avant tout, il lui faut quitter cette paroisse opulente et paisible. Il veut être pauvre, farouche, sévère, terrible. En des temps anciens il aurait été un prophète nourri de sauterelles et hurlant des malédictions sur les hommes imparfaits. Mgr Zénardi est épouvanté et en même temps attiré par ce jeune homme terrible, ce prêtre, dit-il, « qui n'est pas comme les autres ». Il l'admire et le redoute ; il craint à son contact de prendre feu. Soit ! que don Ardito s'éloigne. Mais qu'il accepte sans murmurer le poste qu'on lui assignera. Ce poste est une cure dans un petit village misérable de la haute montagne. Voilà donc Ardito curé de Chiarotorre. Et son séjour de plusieurs années en ce nid sauvage est sans doute la partie la plus étonnante de ce livre extraordinaire. Ardito y vit avec une austérité totale mais qui n'est pas admise sans commérages par les habitants du lieu. Il commence par renvoyer la gouvernante du précédent curé, laquelle lui voue une forte haine ; il refuse les sacrements au comte Ranucci qui vit en concubinage avec sa servante dans un château voisin. Il prêche et ses sermons incompris suscitent d'étranges remous. Il se conduit en ascète, pauvre, démuné, mangeant à peine, donnant le peu qu'il a. Si le village ne le comprend pas, le hait et le critique, les plus pauvres, vivant dans la montagne comme des animaux, blottis en des huttes ou des grottes, le connaissent et le bénissent car il vient les soigner, les guérir, les apaiser. Les guérir ?...Ne va-t-il pas faire un miracle ? Une jeune fille a eu une vision ; elle a vu la Vierge plusieurs fois. Grand émoi, grandes controverses, et, enfin, sorte de pèlerinage au lieu de l'apparition, sous les chênes, près des ruisseaux bruissants.

La petite Térésa, vêtue de sa robe de première communion, toute blanche, épouvantée de ce qui lui arrive, est sommée de prier la Vierge, si vraiment elle a vu la Vierge, de guérir le petit Gustavino dont les jambes sont paralysées et que l'on amène sur une civière au milieu d'une grande foule accourue comme pour un jugement de Dieu. Et don Ardito doit assister Térésa par sa présence et ses prières. Il faut savoir si véritablement Térésa a vu la Vierge. La scène est fantastique et malgré la ferveur des piétés et des invocations, des cris et des cantiques, elle finit presque comme un sabbat, dans la bousculade, l'émeute, la fureur déçue de ces gens qui, de tout leur être et leur cœur, attendaient, voulaient un miracle. Car Gustavino n'est pas guéri. Coups, injures, cris, batailles, déchaînement de déceptions et d'incroyance succèdent aux actions de grâce, aux élans de piété. Ces pages si italiennes en leur réalisme chaud, leur puissance humaine et la beauté du pays sauvage m'ont évoqué le pèlerinage du *Triomphe de la Mort* de d'Annunzio ; aucune ressemblance mais fraternité de vision poétique et dramatique. Cependant chacun se retire et panse ses coups et ses blessures. Et le lendemain don Ardito est appelé au chevet du petit Gustavino qui l'a réclamé. Il vient. Il le bénit. Et l'enfant, peu après, se lève et marche. Et voilà don Ardito, auquel plusieurs trouvaient déjà une « odeur de saint », désormais traité comme un saint ; toutes les critiques et toutes les haines fondues dans un total et un peu effrayé respect. Mais don Ardito, lui, est épouvanté. Car il a été sévère pour un jeune homme, parent des Ranucci, qui était venu le trouver pour apaiser ses doutes et lui confier sa vie. Don Ardito n'a-t-il pas su le comprendre et, indulgent aux fautes d'une nature après tout créée par Dieu, le rassurer, l'apaiser ? Ce jeune homme, Alberto, pour lequel il avait de l'amitié malgré son état de péché ne peut supporter l'évidence du miracle.

Ce surnaturel, auquel il ne croyait pas, peut donc s'imposer et faire apparaître, sur la terre ce paradis dont il est indigne ! Alberto dans une crise de désespoir, puisqu'il s'est mis à l'écart de cet ordre de choses par ses doutes et ses péchés, Alberto se suicide. Le

même jour le saint a guéri un enfant et peut-être perdu une âme...

Il ne peut plus rester à Chiarotorre, il demande son changement et commence une autre vie. Et nous apprenons tous ces événements par les lettres de don Ardito à son vieil évêque et les relations d'un de ses amis, ancien instituteur et bibliothécaire des Ranucci.

Tous ces témoignages concordent et s'assemblent en un faisceau de vérité et d'appréhension. Le Malin n'est-il pas intervenu dans ces épisodes pour induire en orgueil celui qu'on nomme le saint ?

Et la mort d'Alberto n'est-elle pas un signe auquel don Ardito doit répondre par remords et humilité ? Son humilité sera de tâcher de comprendre que la terre et l'humanité ont des droits à de l'indulgence, à une compréhensive absolution. Alors, don Ardito, dans une ville voisine de Rome, devient directeur d'un cercle catholique. Il prêche, il écrit ; ses sermons et ses livres le rendent célèbre et même populaire. Des amitiés l'entourent et Satan semble s'éloigner.

Il écrit, il prêche, il a de longs entretiens avec ses amis, deux prêtres, l'un si jeune et l'autre si pauvre ; les figures de ce don Luigino et de ce don Carlo sont inoubliables de vie et de vérité. Don Ardito s'habitue à sa vie citadine et au confort modeste mais agréable et il en ressent confusément un certain remords. Divers épisodes relatent de nouveaux tourments dus à ses incertitudes vis-à-vis de ceux et de celles qui viennent lui demander aide et absolution, réconfort et, parmi ses pénitentes, une certaine jeune fille l'émeut, le remplit de crainte, car il a peur, vis-à-vis d'elle, de se tromper comme il le fit avec Alberto. Enfin, il publie un grand livre : *Les lettres au père*, et ce livre obtient un très grand succès auprès des publics les plus divers.

Dans ce livre, il vantait et préconisait la pauvreté. Or, il reçoit à ce propos, parmi toutes les lettres qui l'accablent, une lettre terrible, celle d'un pauvre petit prêtre de Naples — et cette lettre est d'une signification saisissante. Ah ! vous croyez au bonheur des pauvres ! Eh bien ! venez ici voir les haillonnes et les misérables que je sers et que je tâche de secourir... Vivement atteint, bouleversé par cette lettre si longue et que l'on sent si sincère en ses détails affreux et sordides, don Ardito la considère comme un des signes qui ont toujours marqué les étapes de sa destinée. Il doit de nouveau changer de vie. Ne s'enfoncé-t-il pas dans un bien-être, une sécurité coupables malgré la guerre et ses hécatombes ?

Il part pour Naples, arrive à la nuit et sous un bombardement, car c'est l'ultime sursaut des forces néfastes. Mussolini est destitué, une révolution s'annonce et sous le cri des sirènes, le bruit des explosions, don Ardito erre dans les rues inconnues, dans l'obscurité et tour à tour dans la foule terrorisée ou la solitude, autour des abris. Il erre, éperdu, en proie au tourment réveillé. Qu'est-il venu chercher ici ? Il ne peut retrouver le petit hôtel où il avait élu un gîte dans un quartier de pauvres, de misère et de cauchemar.

En cauchemar, il se retrouve à la gare, reprend le train et retourne chez lui où il est attendu par ses amis inquiets et la nouvelle de l'agonie de Mgr Zénardi, son vieux maître, qui le réclame. Et lorsque don Ardito accouru à son appel est près de lui, il lui dit : « Retourne à Chiarotorre, là est ta vie. » Et don Ardito obéira. Toutes ces pages poignantes conduisent don Ardito à l'achèvement de son dramatique destin. Les Allemands occupent le petit village et les attentats contre eux se multiplient. Or, à la suite d'incidents comme il y en eut tant à "cette période, don Ardito et ses jeunes amis

« résistants » sont condamnés à mort. Certains amis croient traître Ardito qui les aime et les sert et il ne fait rien pour se défendre. Il sent que tout est accompli et, acceptant l'injure et l'injustice, se dirigeant avec angoisse vers le supplice et la mort, il comprend enfin que les choses de la terre méritent l'indulgence, la compassion, la pitié. Son orgueil l'abandonne. Satan ne le harcèle plus. Dieu l'accueillera-t-il ? Ou bien Dieu en ces sombres jours a-t-il abandonné ses créatures ? Don Ardito accepte la souffrance et le martyre qu'il avait souhaités en sa jeunesse exaltée pour être au-dessus de tous et pour se rapprocher du ciel ; il l'accepte à cette heure suprême avec la simple résignation de la peur et de l'humilité.

Un homme n'est qu'un homme.

Ce livre est un grand livre et je ne sais si j'ai pu le faire entrevoir ou comprendre. Car, sous le cours agité des aventures de don Ardito, ses paroles, ses expressions, ses fulgurantes et audacieuses pensées, brillent comme pierres précieuses ou des végétations dangereuses, des serpents tentateurs. Le jeune auteur de cet ouvrage — duquel nous avons déjà lu avec intérêt *Le Bal des égarés*— n'a, paraît-il, que trente et un ans. C'est un Maître.

GÉRARD D'HOVILLE